

L'ours et le papillon

BESANÇON. Le directeur musical du Bolchoï pour diriger Tchaïkovski à la place de Zdenek Macal souffrant : les mélomanes n'ont rien perdu au change. Samedi soir au Théâtre musical, le chef russe a dirigé l'Orchestre philharmonique de Monte-Carlo dans deux monuments du compositeur de la Dame de pique : le concerto pour piano n°1 en si bémol mineur et la Sixième symphonie dite « *Pathétique* ». En soliste, le pianiste d'origine géorgienne Alexander Toradze. Une force de la nature qui a littéralement empoigné ce concerto pour ne plus le lâcher jusqu'à la dernière note. Une lecture fouguese,

épique, démonstrative, où la poésie avait cependant toute sa place. Il a fait sonner le piano avec une ampleur peu commune. Il a trouvé du répondant dans l'orchestre. Tous ensemble, ils ont bâti une cathédrale sonore, solide et bien architecturée. Chaleureusement applaudi, le pianiste a offert, en bis, une petite aria de Domenico Scarlatti, superbe de délicatesse et timbrée avec un raffinement extrême.

Comme quoi l'ours de Géorgie, qui sait mêler force et agilité pour faire danser le concerto de Tchaïkovski, peut aussi se transformer en papillon pour butiner dans Scarlatti.

Il ne faut pas rater les premières mesures de la Pathétique qui susurrent ce que renferment les quatre mouvements : le poids du destin. Le « *fatum* » qui, progressivement, obscurcit cette page d'un lyrisme exacerbé. On se laisse emporter par ce tourbillon qui conduit à la perte de son auteur, dans une frénésie communicative. L'orchestre et son chef ont porté ce Requiem pro domo avec un engagement total. L'applaudissement précipité d'un auditeur zélé a failli casser toute l'émotion exprimée dans l'adagissimo final. Une respiration indispensable pour s'extraire de ce splendide chant du cygne.

D. H.



Alexander Toradze et Alexander Vedernikov lors de la répétition.

Photo Ludovic LAUDE

L'Enfer selon Cassard

Le pianiste a emmené les auditeurs des petits riens de Rossini au grand tout de Liszt d'après Dante.



Un artiste engagé au service d'une lecture passionnée et enflammée des partitions.

Photo Arnaud CASTAGNE

BESANÇON. Il avait marqué le festival, il y a des années, par un marathon Debussy flamboyant. Bien que d'origine bisontine, Philippe Cassard n'est pas souvent à l'affiche de la manifestation.

Hier après-midi au Kursaal, le pianiste a présenté un programme en totale adéquation avec le thème de l'édition 2009 : le Voyage en Italie. Il a abordé cette pérégrination avec « *Quelques riens pour album* » extraits des rafraîchissants Péchés de vieillesse de Rossini. De ravissantes pochades qui n'en requièrent pas moins une virtuosité certaine. Mais celle-ci ne doit absolument pas se faire sentir. Et c'est dans cet esprit de légèreté que l'artiste les a servies. Même fantaisie pour la Tarentelle napolitaine de Liszt d'après Rossini. Faire danser les touches et puis tirer sa révérence. Avec la série de Cho-

pin qui suivait, c'est un tout autre climat qu'a installé Philippe Cassard, avec des nocturnes rêveurs, à la ligne mélodique délicatement déroulée et une Barcarolle qui ne s'arrêtait pas à son seul balancement. Il en a fait sonner toutes les harmonies, glissant d'un thème à l'autre avec élégance.

Mais c'est dans Liszt que Philippe Cassard s'est totalement investi. Hormis le sourire de la Campanella, du Sonnet de Pétrarque à Après une lecture de Dante, en passant par La lugubre gondole, il a sondé les profondeurs de ces trois confessions. Il a exploré les sept cercles de l'Enfer de Dante, puis a enfin trouvé le paradis en faisant, au préalable, carillonner le clavier avec une énergie peu commune.

Une lecture passionnée.

D. H.